Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 52 (1914)

Heft: 29

Artikel: Une chansonnette : [1ère partie]

Autor: R., Olympia

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-210559

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 01.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

comme ca!

A fonds perdus. — A la porte d'un cabaret villageois était placé un distributeur automatique. Avec un sou, lisait-on sur un écriteau, on avait une tablette de chocolat.

A côté de la machine se tenait une jolie fille, les yeux pleins de larmes. Un cycliste vint à passer. Il vit les larmes de la jeune fille. Il descendit de sa machine, naturellement.

- Pourquoi pleurez-vous, ma jolie? demanda-t-il d'une voix aimable.

— J'ai mis un sou dans la machine, sanglota l'interpellée et rien ne sort!... C'est toujours

— Nous allons bien voir! dit le cycliste. Et, prenant un sou dans sa poche, il l'introduit dans l'euverture du distributeur et tire énergiquement le levier. On entendit tomber le sou... et ce fut tout. Trois fois, le brave cycliste recommença l'expérience. Ce fut inutile. De guerre lasse, il remonta sur sa machine et partit, tout penaud.

Alors, la charmante enfant appela:

- Maman! Maman!

Une femme parut sur le seuil.

— Eh bien? interrogea celle-ci.

— Il a mis quatre sous, l'imbécile! J'ai déjà fait plus de 3 francs ce matin...

ÇA DÉPEND

Voici une anecdote qui en rappelle une que nous avons publiée il y a quelque temps, à cette différence près que celle-ci est tout le contraire de la première. Elle est contée par un de nos confrères de la Franche-Comté.

Charles Maugain, d'Arçon (département français du Doubs), était un joyeux voyageur de commerce. Chacun se souvient encore dans la région de Pontarlier de son rire franc et sonore, quand il avait terminé le récit d'une « comtoiserie » ou d'une aventure joyeuse.

Un certain jour qu'il était de passage aux Hòpitaux, il entra à l'auberge tenue par la bonne vieille maman Parriaux qui jouissait d'une véri-

table réputation de cordon bleu.

Justement elle était à sa cuisine quand Maugain entra et, la connaissant de longue date, il alla la saluer et s'asseoir non loin du poêle, car il ne faisait certes pas chaud ce matin là.

La maman Parriaux était en train de préparer un « veau Marengo » des plus appétissants et dont le délicat fumet faisait enfler les narines du voyageur, mais hélas! comme elle était très enrhumée, elle avait au bout du nez une énorme goutte qui menaçait de tomber au beau milieu de la sauce.

Tout en tournant son « fricot » elle dit à Maugain :

- Moudji ou çi? (Mangez-vous ici?)

Maugain, lorgnant la malheureuse perle nasale, répondit équivoquement comme s'il songeait à ses affaires :

- Ça dèpa c'ma ça tsidro. (Cela dépend

comme ça tombera).

Un instant après la maudite goutte quittait sa propriétaire et allait s'étaler, non dans la casserole, mais sur un couvercle de fourneau, gisant à côté.

Alors Maugain rassuré, déclara, comme s'il venait de terminer l'emploi de son temps :

— Eh bin: o, mère Parriaux, tout bin vu, i moudjou ci. (Eh! bien, oui, mère Parriaux, tout bien vu, je mange ici.)

La brave aubergiste ne s'est jamais doutée qu'il en avait tenu à bien peu qu'elle n'eût un convive de moins à sa table ce jour là. Cap.

Charabia. — Circulaire commerciale en français de Germanie :

« Le but de ces lignes est de vous prévenir que les prix des matières premières que nous employerons pour la fabrication de nos articles sont enchéris très énormes et qu'ils enchérirent encore à temps.

» Si nous sommes aussi pourvues de grands emplettes de meilleure heure, du moins il nous faut mettre en compte des prix analogues du bulletin de la Bourse quand nos provisions sont fatiguées.

» Autrefois vous avez abrités vos besoins par une conclusion et nous sommes prêts à vous réserver de nouveau quelques centaines de pièces pour les prix autrefois à la délivrance selon votre désir.

» Dans l'espoir, etc. »

Rupture.

Puisque tu veux que nous rompions, Que reprenant chacun le nôtre, De bonne foi nous nous rendions Ce que nous avons l'un de l'autre; Je veux, avant tous mes bijoux, Reprendre les baisers si doux Que je te donnais à centaines; Puis il ne tiendra pas à moi Que de ta part tu ne reprennes Tous ceux que j'ai regus de toi.

Une explication. — Un papa et ses enfants, fillettes et garçonnets, visitaient l'Exposition nationale à Berne. A l'entrée d'un des pavillons, sont deux statues d'hommes à la carrure massive, taillée, suivant la mode du jour, à coups de hache.

— Dis, papa, regarde ces deux hommes. Pourquoi ils ont le derrière carré? demande un des enfants.

Alors, prévenant la réponse du papa, quelque peu embarrassé, du reste, le frère aîné fait, avec assurance:

— Mais Riri, c'est bien simple : vois tu pas que c'est parce qu'ils se sont assis dans des fauteuils style moderne.

Ouf! — A Ouchy un jour de vaudère deux promeneurs remarquent un vieux pêcheur qui se promène tête nue.

Un des promeneurs dit à l'autre, qui grelotte :

— Vous êtes jeune et ce vent vous refroidit, alors que ce vieillard chauve sourit.

— C'est qu'il a déjà vu des vents pires.

м. к.

FEUILLETON

UNE CHANSONNETTE

par MII. OLYMPIA R.

ADAME Reval possédait sur les bords du Léman une jolie villa aux murailles blanches, à demi dissimulée sous des marronniers antiques Le jardin, rempli en été d'ombre, d'oiseaux, de mystère, s'abaissait en pente douce jusqu'au bord de l'eau. C'est là que Mlle Reval était assise, par une belle matinée de la fin de mars, jouissant du ciel bleu et des premiers rayons chauds d'un soleil de printemps. Sur la page ouverte d'un livre qu'elle ne lisait pas, était posé un bouton de rose qu'elle caressait souvent de ses doigts effilés; une fois même elle le porta à ses lèvres avec un sourire ému. A ce moment, une main sèche se posa sur l'épaule de la jeune fille, le son d'une voix aigrelette la fit tressaillir.

— Que signifient, mademoiselle, ces éternelles révasseries, qui font que tout va de travers dans la maison? des additions mal faites, des erreurs de dix et quinze centimes par semaine dans les comptes de ménage. Toujours la même incorrigible! et depuis quelque temps le mal empire encore. Ma cousine Hortense eut certes bien mieux fait de res-

ter à Paris plulôt que de nous arriver ici avec son grand gommeux de garçon, mais elle sait ce qu'elle fait, la fine mouche, en quête de dots! Connu! connu!

Hélène n'osait lever la tête, crainte de rencontrer le regard aigu de sa mère, le sourire méchant de sa bouche aux lèvres minces.

— On vous fleurit, mademoiselle, continua la voix impitoyable. dame! les boutons de rose à la fin de l'hiver, ça n'est pas trop cher, même pour des sans le sou.

Et de la main, Mme Reval repoussait rudement la pauvre fleur; elle allait tomber à terre, Hélène fit un geste machinal pour la retenir, accompagné d'un « maman » faiblement articulé.

— Je vais en ville, reprit Mme Reval, dans une demi-heure, tu iras donner à la cuisinière les provisions pour préparer le diner.

 Bien! répondit Hélène, qui respira d'aise en voyant s'éloigner cette petite femme ratatinée.

Lorsqu'elle fut hors de vue, la jeune fille, appuyant sa tête sur sa main, murmura: « Oh! la triste, triste vie! mais quand je serai sa femme, je serai heureuse.»

Hélène était belle, une tête aux lignes pures, une admirable carnation de blonde, la taille longue e souple; mais sa beauté était d'un caractère tout apathique. On ignorait si elle avait une volonté pro pre, du moins jamais ne l'avait-on vue résister ou vertement à personne. Elevée sous le regard froi et dur de sa mère, tout essor avait été comprim en elle dès l'enfance. Mme Reval, restée veuve d bonne heure, avait repris les affaires de son mar qui n'en cheminaient que mieux sous le nouvea chef de maison; l'argent était sa seule préoccup tion, son idole. Pendant dix huit ans, elle dirige sa fabrique de la manière la plus entendue, puis prévoyant une crise, elle sut s'en défaire avanta geusement et se retira des affaire avec une bell fortune. Préoccupée, malgré ses quatre-vingts mille francs de rente, de vivre de la manière la plus éco nomique possible, elle songea à s'établir en province ou à l'étranger. Une occasion s'étant présen tée de racheter à vil prix d'une personne ruine une charmante villa sur la rive suisse du lac L man, Mme Reval n'hésita pas et quitta aussit Paris avec sa fille. M. Julien Reval courait le mon depuis dix ans pour échapper à l'influence des chante de sa mère. Hélène, qui jamais à Paris sortait de la maison grise de la rue des Batignolle à la vue de l'admirable paysage suisse, juste moment où les fleurs éclosent, sentit pour la p mière fois vibrer quelque chose dans son pauv cœur mort, ou peut-être engourdi seulement p des gelées prématurées.

Mme Reval avait été élevée avec une-cousine qu avait épousé très jeune un homme sans fortune vrai mariage d'amour; elle-même s'était une à la même époque avec un riche industriel d'une du d'années, pour lequel elle n'éprouve que de l'indifférence ; mais elle s'était laissé sédu par la perspective d'être maîtresse d'une brilla fortune. Les deux jeunes femmes s'étaient a perdues de vue pendant nombre d'années, Mme Duprez, devenue veuve, elle aussi, plus bitieuse pour ses enfants qu'elle ne l'avait été po elle-même, songea à renouer des relations avec riche parente; elle avait une fille charmante, fils des plus séduisants, et entrevoyait la possibilité d'une alliance, soit de l'un, soit de l'autre are famille Reval. C'est pourquoi Mme Duprez étali nue se fixer non loin de sa cousine, dans une de simple apparence, vu la modicité de ses venus.

On n'aurait pu, sous aucun rapport, sembla trouver d'analogie entre les deux cousines. I Reval avait passe pour jolie aux jours de sa nesse, mais durant les longues années où elle été appelée à diriger les opérations importa d'une maison de commerce, elle avait pris des nières d'homme d'affaires, sa voix était deve impérieuse et dure, la soif de l'or avait de plui plus dessèché son âme; si jamais il y avai en elle l'ombre d'un sentiment, il n'en restait race depuis longtemps. Mme Duprez avait été belle et l'était encore: une physionomie aux délicats, un sourire accueillant, une grâce intoute française dans la taille et dans les moments la rendaient sympathique au premier avaccue quelque peu superficielle en toutes ses; du reste tendre mère, adorant ses enfants

Malgré ces contrastes très saillants, Mme let Mme Duprez se ressemblaient en ceci, que l

deux étaient ambitieuses, l'une l'avait toujours été, l'autre l'était devenue avec les années.

Raoul Duprez, l'espoir de sa mère, était un charmant jeune homme de vingt-deux ans, grand, la taille élancée, la moustache fine, de fort beaux yeux noirs; il aimait les femmes, auxquelles il s'ingéniait à plaire et les femmes le payaient de retour; mais sous les dehors les plus brillants, il cachait des talents très ordinaires, un caractère petitement ambitieux, vain, égoïste. Il se destinait au barreau et l'étudiait à l'Université de Lausanne. Les vœux de Mme Duprez s'étaient réalisés, Raoul n'avait pu voir sans intérêt sa séduisante cousine, entourée du reste de tout le prestige que donne une brillante fortune; il s'était dit que sous tous les rapports il lui convenait d'en faire sa femme et entre-prit aussitôt sa conquête. Ses efforts parurent promptement couronnés de succès. Hélène, complètement sevrée de tendresse depuis sa petite enfance, s'attacha bien vite à ce cousin qui semblait l'aimer avec tant de passion. Raoul était par contre fort mal vu de sa tante. Mme Reval n'ayant jamais rien compris au langage sentimental de l'amour, ne rêvait point pour ses enfants l'union de deux cœurs sincèrement épris, mais celle de deux grosses fortunes. Aussi, depuis plusieurs mois que Raoul faisait la cour à sa cousine, les choses en restaient-elles toujours au même point; du reste, il ne jugeait pas nécessaire de hâter les événements, sûr que le cœur d'Hélène lui appartenait à tout jamais. Hélène, elle, avait enfin un objet sur lequel arrêter ses pensées errantes; son amour la berçait comme un doux rêve, elle évitait tout ce qui en aurait pu troubler la quiétude et, heureuse de se laisser vivre ainsi, elle ne songeait pas plus loin. Mme Reval voyait bien tout, mais elle se disait: « Les eaux dormantes sont profondes, ne les troublons point, l'on ne sait ce que l'on pourrait amener à la surface. Si j'irrite Hélène, elle serait peut-être ca-pable de me résister. » Mais le jour où elle décou-vrit sa fille baisant furtivement son bouton de rose, Mme Reval était tout particulièrement de mauvaise humeur; ne pouvant se contenir, elle éclata. Pour la première fois, Hélène avait alors donné une forme sensible à son rêve :

 Quand je serai sa femme!... avait-elle murmuré. Mme Reval ne semblait point s'être trompée.

Quand je serai sa femme!... Hélène composait mille charmantes variantes sur ce thème, lorsqu'un jeune homme en habits de voyage entra dans le jardin et s'avançant tout droit vers elle :

- Hélène! s'écria-t-il, ne me reconnais-tu pas? ton frère Julien! et tout de suite il la saisissait dans ses bras et, l'embrassant bien fort sur les deux _joues :

Que tu es devenue grande et belle, lui disaitil, depuis que tu m'as envoyé ta photographie je mourais d'envie de te voir et suis parti d'Algérie, où je faisais du service, tout pour un coup, n'y te-nant plus; je ne t'ai prévenue, me réservant le plaisir de la surprise.

— Oh! mon cher frère, que tu es bon! répondait Hélène, plus calme que lui dans sa joie, mais le visage délicieusement coloré par l'émotion.

Elle s'était levée et marchait au bras de Julien dans les allées du jardin, elle causait ou plutôt elle l'écoutait, car il avait tant de choses à dire et il les disait si bien! Puis, quel plaisir de contempler sa måle physionomie hålée par le soleil d'Afrique, ses traits irréguliers, mais bien ouverts, respirant la franchise, l'enthousiasme, toute une ardeur de jeunesse

Bientôt cependant, on entendit le roulement d'une

Voilà maman! fit Hélène.

Mme Reval entra dans le jardin et, comme son fils s'élançait au devant d'elle :

- Toi ici, Julien! fit-elle d'une voix calme, lui mettant un baiser sur le front; puis, tout de suite se tournant vers Hélène :
- As-tu pensé à donner les provisions à la cui-
- Ah! mon Dieu, maman, je lui ai remis les clefs du garde-manger, balbutia Hélène toute confuse; Julien était ici... j'ai oublié... pardon.
- Vous avez fait du beau, mademoiselle, répliqua Mme Reval avec aigreur, se hâtant d'entrer à
- En passant sous les fenêtres ouvertes, le frère et la sœur entendirent leur mère adressant de vives algarades à tout le personnel de la maison, et cela sans ménager ses termes.

– Maman est donc toujours la même? fit Julien à voix basse, tandis qu'un voile de tristesse se répandait sur son visage tout à l'heure si animé.

- Hélas! oui, répondit Hélène.

Il y eut une longue, longue pause, la simple apparition de leur mère les avait tout deux glacés. Avons-nous des voisins? demanda enfin Ju-

lien, pour rompre le silence.

- Pas beaucoup, du moins ne les voyons-nous guère. Tu sais que notre tante Duprez est venue habiter près d'ici; elle est très aimable, sa fille Marguerite est charmante; puis il y a notre cousin Raoul... (Hélène n'ajouta aucune épithète à ce nom, mais rougit beaucoup, ce que son frère ne remarqua pas). Mlle Blanche Dumont est une assez gentille jeune personne qui vient quelquefois aussi nous voir avec son oncle, M. Blaise Marbert, un ami de maman.
- Un ami de maman! remarqua Julien avec surprise, je n'aurais jamais pensé que maman se souciât d'avoir des amis.
- Oh! il est riche! fit Hélène avec une adorable naïveté, tandis qu'un sourire railleur plissait la lèvre de son frère.

La preuve. — Deux époux comparaissent devant le commissaire de police pour s'être battus sur la voie publique. Un ami les accompagne.

Avez-vous vu le commencement de la querelle? demande le magistrat à l'ami.

- · Oui, monsieur le commissaire, il y a environ deux ans.
 - Comment deux ans!
 - Oui, j'étais témoin à leur mariage.

LES PETITS AUX CHAMPS

u moment où les petits colons des vacances vont prendre la clef des champs, laissant, hélas! dans les villes, tant de petits amis et amies que les comités ont dû refuser, faute de ressources suffisantes, il est bon, sans doute, de rappeler la pièce ci-dessous, de Mme de Pressensé, inspirée par et pour les Colonies de Vacances.

Puisse-t-elle atteindre encore quelques cœurs généreux.

Appel aux mères.

Il est des fleurs pâles et frêles Qui croissent entre les pavés, Des oisillons qui n'ont pas d'ailes Pour s'enfuir vers les bois rêvés.

Des enfants qui n'ont pas d'enfance, Qui jamais n'ont cueilli de fleurs, Et qui vivent dans l'ignorance Des plus simples de nos bonheurs.

Petits enfants des grandes villes, Dans la rue et sur le trottoir Ils vont, traînant leurs pas débiles, Depuis le matin jusqu'au soir.

Ils n'ont jamais marché dans l'herbe, Sur la mousse au bord des forêts, Ou, joyeux, rapporté la gerbe D'épis glanés dans les guérets.

L'air pur, la joie et la lumière, Il en faut pour s'épanouir Aux plantes qui montent de terre, Aux enfants pour ne pas mourir.

Mères, vous qui faites la vie Si belle à vos joyeux enfants, Vous dont la tendresse infinie Les veut si gais et si contents,

Enfants pour qui l'été ramène Tous les bonheurs accoutumés, Qui retrouverez dans la plaine Les blés d'or, les prés embaumés,

Oh! pensez à ceux qui languissent Tout l'été dans nos murs brûlants, Et que des mères vous bénissent Pour avoir sauvé leurs enfants.

Elise de Pressensé.

Dictons de juillet.

Peu de fruits sur le groseiller Peu de blé au grenier

> Année de groseilles Année de bouteille.

Qui veut bon navet Le sème en juillet.

Frais juillet, épaisse tourbe Mets peu de vin dans la coupe

S'il pleut à la Saint-Benoît (11) Il pleuvra trente-sept jours plus trois S'il pleut à la Sainte-Marguerite (20)

Les noix seront gâtées bien vite. S'il pleut le jour de Saint-Victor (21) La récolte n'est pas d'or.

> La Madeleine (22) Belle moisson nous ramène.

Les sept dormans (27) Remettent le temps.

Si le jour de la Saint-Samson (28) Le pinson boit au buisson Tu peux, vigneron Défoncer ton poinçon.

S'il pleut le jour de la canicule, il pleuvra Pendant six semaines.

Curiosité. — Un affreux gredin passe en police correctionnelle; il a été pris, une main sur la gorge et l'autre dans la poche d'un passant.

Monsieur le président, je demande la remise à huitaine; l'avocat qui m'assiste ne peut plaider aujourd'hui.

- Mais, accusé, vous avez été pris en flagrant délit, qu'est-ce que vous voulez que votre avocat dise pour vous défendre.

Ah! voilà, monsieur le président, c'est justement ce que je voudrais savoir.

Onna remotchaïe. - On païsan qu'étäi veniâ ein velà ne savâi plus io l'étâi — l'est sû que Losena a bin tsandzi. Lé demandè à on monsu io falliai veri po alla aô Tunnet repreindrè lo tram.

Quoi! mon ami, vous ne retrouvez pas votre chemin? Mais le premier imbécile venu connait ça.

L'est bin por cein què vo le demande.

Le coin de la ménagère.

Conserves de cerises. — Les cerises abondent cette année. C'est le moment de préparer ses conserves pour l'hiver. A ce propos, voici une recette. On la dit excellente:

Bien remplir de cerises des pots ou bocaux ad hoc, les arroser d'une solution de sucre, ¼ kilo de sucre pour ¼ litre d'eau, cuire et écumer, fermez ensuite hermétiquement les bocaux. Placez-les ensuite dans une marmite de fer dont le fond est garni de foin. On remplit la marmite d'eau chaude jusqu'au bord des bocaux; on cuit une demi-heure et on laisse refroidir.

A l'école de médecine. — Un candidat est invité à faire une leçon sur la dysenterie.

- Messieurs, commence-t-il, une épidémie de dysenterie ne peut bien s'étudier que lorsqu'on se trouve sur les lieux...

Amis-Gyms, Bourgeoise, Choralions, Sous-Offs, Artilleurs, faites encadrer vos diplomes chez l'ami OSCAR, aux Galeries du Commerce

Rédaction: Julien Monnet et Victor Favrat

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & Cie.